Goshu, le violoncelliste

Kenji Miyazawa

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

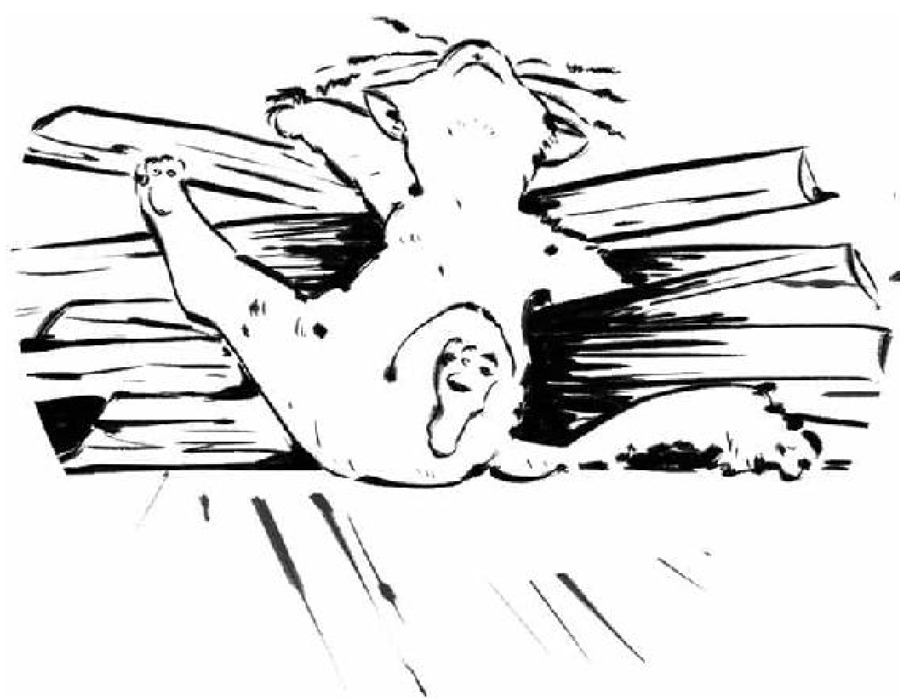
GÔSHU le violoncelliste

UN Conte DE

KENJI MIYAZAWA

ILLUSTRATIONS DE
MITSUKAI IN'KI





Kenji Miyazawa

Gôshu le violoncelliste

Traduit du japonais
par Déborah Pierret Watanabe

Illustré par Mitsukai In'ki



Gôshu[1] était le violoncelliste de l'orchestre qui accompagnait les films projetés dans le cinéma de la ville. On disait de lui qu'il n'avait pas beaucoup de talent : Gôshu n'était pas simplement médiocre, c'était le plus mauvais de tous ses camarades. Voilà pourquoi il était continuellement réprimandé par le chef d'orchestre.

Un après-midi, dans la salle de répétition, les musiciens, assis en cercle, jouaient la *Sixième Symphonie*, qu'ils allaient interpréter lors d'un prochain concert municipal.

Les trompettes résonnaient avec zèle.

Les violons sifflaient comme le vent.

Et le son grave des clarinettes leur prêtait main-forte.

Gôshu, la bouche pincée, jouait avec ardeur, fixant sa partition, les yeux grands comme des soucoupes.

Le chef d'orchestre frappa tout à coup dans ses mains. Tout le monde s'arrêta immédiatement dans un silence assourdissant. Il fulminait.

« Le violoncelle est en retard ! Reprenez à partir de *bom, bou, bou, bom, bom, bou.* Un, deux... ! »

Ils revinrent donc à la mesure précédente. Gôshu, rouge comme une pivoine, des perles de sueur sur le front, réussit le passage qu'il avait raté un peu plus tôt. Il continuait à jouer, soulagé, quand le chef d'orchestre frappa de nouveau dans ses mains.

« Le violoncelle ! Tu ne joues pas juste, c'est exaspérant ! Tu crois vraiment que j'ai le temps de t'apprendre la gamme !? »

Tous avaient l'air désolés, et tandis que certains faisaient mine de se plonger dans leur partition, d'autres jouaient quelques notes sur leur propre instrument. Gôshu s'empressa de corriger sa corde. C'était peut-être un mauvais musicien, mais il n'était pas aidé par son violoncelle.

1 Une référence probable au mot « gauche » : maladroit, pataud. Nous avons décidé de ne pas franciser le nom afin de rester le plus proche possible du texte japonais. (N.D.É.)



« La mesure juste avant. Allez. »

Tout le monde se remit à jouer. Gôshu, la bouche grimaçante, fit de son mieux. Ils purent bien avancer cette fois. *Ça s'améliore*, était-il en train de penser quand le chef d'orchestre frappa de nouveau dans ses mains d'un air menaçant. *Encore !?* Gôshu tressaillit, mais par bonheur, c'était un autre qui était visé. Alors, Gôshu fit ce que ses camarades avaient fait pour lui quelques instants plus tôt : il approcha ses yeux de sa partition et fit semblant d'être absorbé dans ses pensées.

« Celle juste après. Allez ! »

À peine eurent-ils repris que le chef d'orchestre exprima à nouveau sa colère en tapant du pied.

« Non ! Ce n'est pas ça du tout ! Ce passage est le cœur de la pièce ! Ce que vous me faites là, c'est du bruit, pas de la musique. Mesdames. Messieurs. Nous ne sommes plus qu'à 10 jours du concert. Vous avez pensé à ce que deviendrait notre réputation si nous, professionnels, venions à être discrédités par des apprentis confiseurs et cordonniers ? Et toi, Gôshu... que vais-je faire de toi ?! J'ai l'impression que tu es incapable d'exprimer la moindre émotion. Tu ne laisses transparaître ni colère, ni joie, ni aucun autre sentiment d'ailleurs. Et rien n'y fait, tu n'es jamais en accord avec les autres. C'est comme si, les lacets de tes souliers défaits, tu marchais à la traîne de tout le monde ! C'est agaçant, il faut te ressaisir ! Tu portes préjudice à notre éminent orchestre Vénus et décrédibilises tes camarades par la même occasion ! La répétition s'arrête là pour aujourd'hui. Reposez-vous, et veuillez vous trouver à vos places à 18 h 00 tapantes. »

Les musiciens s'inclinèrent, grattèrent une allumette pour allumer la cigarette qu'ils avaient entre les lèvres, puis sortirent de la pièce. Gôshu, son violoncelle pareil à une vieille boîte entre les bras, se tourna vers le mur et, la bouche tordue, laissa couler de grosses larmes. Puis il se ressaisit et, seul, en silence, il recommença à jouer depuis le début le passage qu'ils venaient d'interpréter.

Gôshu, un grand paquet noir sur le dos, rentra tard chez lui ce soir-là. Située à l'extrémité de la ville et à proximité de la rivière, sa maison, si l'on pouvait l'appeler ainsi, était une baraque adossée à un moulin à eau en ruine où Gôshu vivait seul. Le matin, il coupait les

branches des plants de tomates du petit champ jouxtant sa cahute, ou enlevait les insectes de ses choux ; passé midi, il s'en allait. Gôshu entra, alluma la lumière et ouvrit l'étui noir qu'il transportait un peu plus tôt. Il ne contenait rien d'extraordinaire. C'était juste son vieux violoncelle rugueux. Il le posa délicatement sur le sol, s'empara d'un verre sur une étagère et but à grandes goulées l'eau puisée dans un baquet.



Puis il secoua la tête, s'assit sur une chaise et, avec la vigueur d'un tigre, commença à interpréter le morceau de la journée. Tournant les pages de la partition, il jouait et réfléchissait, réfléchissait et jouait. Il y mettait tout son cœur et, une fois arrivé à la dernière note, il reprenait de nouveau depuis le début, jouait encore et encore, faisant inlassablement mugir son instrument.

Minuit était passé depuis bien longtemps et Gôshu en était venu à ne plus savoir s'il était toujours en train de jouer ; son visage était cramoisi, ses yeux injectés de sang, et sa mine était si effroyable qu'il semblait sur le point de défaillir.

Toc toc ! Quelqu'un frappa à la porte de derrière.

« Hôshu ? C'est toi ? » s'écria Gôshu d'un air absent.

La porte s'ouvrit silencieusement et un gros chat au pelage tricolore, que Gôshu avait déjà aperçu à cinq ou six reprises, se faufila dans la pièce.

Il apportait une tomate à moitié mûre – elle paraissait bien lourde – qu'il avait chipée dans le champ. Il la déposa devant Gôshu.

« Ah ! Je suis éreinté ! C'est si compliqué le transport ! dit-il.

— Comment ? s'étonna Gôshu.

— Voici un petit cadeau. Je vous en prie, mangez », répondit le chat au pelage tricolore.

Gôshu, dont les nerfs avaient été mis à rude épreuve depuis le matin, piqua une colère :

« Ce n'est pas moi qui t'ai demandé d'apporter cette tomate, que je sache ! Tu penses que je vais manger les yeux fermés un truc que, toi, tu m'offres ? Et d'ailleurs, cette tomate, elle vient de mon champ ! Regarde-moi ça ! Tu en as arraché une qui n'était même pas rouge ! C'est sûrement toi qui as grignoté et piétiné mes tiges ! Va-t'en, sale animal ! »

Le chat fit le gros dos et ses yeux n'étaient plus que des fentes, mais un petit sourire flottait sur ses lèvres.

« Monsieur, à tant vous énerver, vous allez vous ruiner la santé. Pourquoi ne pas plutôt nous interpréter *Rêverie* de Schumann ? Je suis tout ouïe.

— Quel insolent ! Maudit matou ! »

Le violoncelliste prit quelques instants pour réfléchir à la manière

dont il pourrait se venger de ce visiteur importun.

« Ne soyez pas si gêné, je vous en prie. Je ne pourrai fermer l'œil si vous ne me jouez pas votre musique, monsieur l'artiste.

— Petit effronté ! Quel culot ! » cria Gôshu, les joues en feu, en frappant le sol du pied comme le chef d'orchestre l'avait fait le matin même. Quand, soudain, son humeur changea du tout au tout.

« Bien, jouons donc. »

Gôshu – quelle idée avait-il bien pu avoir ? – verrouilla la porte, ferma toutes les fenêtres, prit son violoncelle et éteignit la lampe. La lueur de la lune décroissante pénétra dans la pièce et l'éclaira de moitié.

« Que dois-je jouer déjà ?

— *Rêverie,* une composition romantique de Schumann, répliqua le chat d'un air érudit en s'essuyant la bouche.

— Oh ! Et est-ce bien comme cela, *Rêverie* ? »

Le violoncelliste – que pouvait-il encore avoir en tête ? – déchira tout d'abord un mouchoir en deux morceaux qu'il enfonça profondément dans ses oreilles. Puis, déchaîné comme un ouragan, il se mit à jouer un morceau intitulé *La Chasse au tigre en Inde*.

Tête penchée, le chat y prêta une oreille attentive pendant un moment, puis tout à coup, ses yeux se mirent à pétiller et il fit un bond en arrière aussi brusque que soudain. Il se jeta violemment contre la porte, qui resta fermée. Le chat, comme s'il venait d'essuyer le plus grand échec de sa vie, céda à la panique et des étincelles commencèrent à jaillir de ses yeux et de son front. Puis, elles fusèrent de ses moustaches et de son museau ; chatouillé, il avait la tête de celui qui a envie d'éternuer et, comme s'il ne pouvait en endurer davantage, il se mit à pirouetter. Gôshu, pleinement amusé, jouait avec une ferveur de plus en plus accrue.

« Suffit ! Il suffit, monsieur ! Je vous en conjure, arrêtez ! Dorénavant, je ne m'amuserai plus à jouer au chef d'orchestre avec vous !

— Silence ! Nous arrivons au passage de la capture du tigre. »

Le chat, en souffrance, bondit, vira sur lui-même, se frotta contre les murs, et les traces qu'il y laissait se mirent à scintiller d'une lueur bleutée. Enfin, il se mit à tourner, tourner, tourner tout autour de Gôshu, comme un moulin à vent. Gôshu commençait à avoir le tournis.



« Bien, tu es pardonné », fit-il en arrêtant de jouer.

Et le chat, comme si rien ne s'était passé :

« Monsieur, qu'est-ce qui vous a pris ce soir ? »

Le violoncelliste se trouva soudain à nouveau irrité, mais, impassible, il porta une cigarette à ses lèvres et sortit une allumette.

« Tu vas bien ? Dis-moi, tu ne te sentirais pas mal, par hasard ? Tire la langue, pour voir ! »

Le chat tira sa longue langue pointue, l'air narquois.

« Ah ah ! Un peu irritée non ? »

Sur ces mots, Gôshu gratta tout à coup son allumette sur la langue de l'animal et porta la flamme à sa cigarette. Médusé, le chat fit tourner sa langue comme un tourniquet et se dirigea vers la porte, qu'il percuta tête la première, bong ! Chancelant, il revint sur ses pas et bong ! buta contre la porte encore une fois ; il y retourna, titubant, et s'y heurta à nouveau, cherchant à se ménager une issue. Gôshu l'observa un moment, amusé, puis :

« Je vais te laisser partir. Mais ne remets plus jamais les pieds ici. Idiot. »

Le violoncelliste ouvrit la porte, et en voyant le chat filer comme le vent à travers les hautes herbes, il eut un petit rire. Ensuite, Gôshu, qui paraissait soulagé, dormit à poings fermés.

Le soir suivant également, Gôshu rentra chez lui en portant son étui noir sur l'épaule. Il but un verre d'eau à grandes goulées et, comme la veille, se mit à pratiquer son violoncelle. Minuit sonna, puis 1 h 00, puis 2 h 00, et Gôshu ne s'était toujours pas interrompu. Il ne savait plus ni l'heure qu'il était ni même s'il jouait toujours. Son instrument grondait et mugissait quand toc toc ! quelqu'un frappa dans les combles.

« Tu n'en as pas eu assez, le chat ? » cria Gôshu.

Il entendit alors un bruit sourd et vit un oiseau gris cendré descendre depuis un trou dans le plafond. Gôshu le regarda se poser sur le sol et comprit qu'il s'agissait là d'un coucou.

« Allons bon ! Si même les oiseaux viennent me rendre visite ! Qu'est-ce que tu me veux, toi ? demanda-t-il.

— J'aimerais apprendre la musique », répondit le coucou d'un air

affecté.

Gôshu éclata de rire.

« La musique, dis-tu ? Mais ta chanson n'est-elle pas faite que de "coucou ! coucou !" ? »

Et le coucou de répondre, avec la plus grande gravité :

« C'est cela même. C'est toutefois difficile.

— Difficile ? C'est certes difficile de chanter longtemps, mais la manière de le faire importe peu, non ?

— Et pourtant ! Par exemple, si je vous chante ce "coucou !"-ci et ce "coucou !"-là, la différence est très significative, n'est-ce pas ?

— Pas du tout.

— Parce que vous n'y entendez rien. Mes amis et moi, nous pouvons chanter 10 000 coucous et chacun d'eux sera unique.

— Si tu le dis. Mais si tu t'y connais tant, alors pourquoi venir ici ?

— J'aimerais connaître do-ré-mi-fa-sol-la-si-do sur le bout des doigts.

— Grand bien te fasse.

— Je dois absolument connaître la gamme avant de me rendre à l'étranger.

— À l'étranger ? Tant mieux pour toi...

— S'il vous plaît, professeur, apprenez-moi les notes de la gamme ! Je vous accompagnerai en chantant.

— Tu me casses les pieds ! Je vais la jouer trois fois, pas une de plus, tu m'entends ? Et ensuite, tu auras intérêt à déguerpir d'ici en vitesse. »

Gôshu s'empara de son violoncelle, fit deux ou trois accords, et entreprit de jouer do-ré-mi-fa-sol-la-si-do. Le coucou se mit à battre furieusement des ailes.

« Non ! Non ! Ça ne va pas !

— Tu m'agaces ! Eh bien ! vas-y, je t'écoute !

— Voyez un peu. »

Le coucou se pencha en avant, prit quelques instants pour se préparer et... « coucou ! », ne chanta qu'une fois.

« Tu te moques de moi ? C'est ça, ton do-ré-mi-fa... ? Alors pour vous, les coucous, la gamme et la *Sixième Symphonie*, c'est du pareil au même ?

— Bien sûr que non !

— Et en quoi est-ce différent ?

— La difficulté réside dans le fait de chanter longtemps, sans jamais s'interrompre.

— Tu veux dire comme ceci ? »

Gôshu s'empara à nouveau de son instrument et joua plusieurs « coucou-coucou-coucou-coucou-coucou » d'affilée.

Le coucou, euphorique, se joignit au violoncelle et – coucou-

coucou-coucou-coucou – l'accompagna en coucoulant. Inarrêtable et plus qu'enthousiaste, il chantait à pleine gorge, le corps penché en avant.

Gôshu sentait la douleur gagner sa main.

« Allez, ça suffit comme ça ! » fit-il en arrêtant de jouer.

Le coucou eut l'air offusqué et, les yeux ronds, chanta encore un instant avant de s'interrompre.

« Coucou ! coucou ! cou ! cou ! c... »

Gôshu était maintenant hors de lui.

« Hé, l'oiseau ! L'affaire est réglée, alors file ! lui lança-t-il.

— Encore une fois, s'il vous plaît ! C'était plutôt bon, mais j'entends toujours comme un petit couac quelque part...

— Comment !? Ce n'est quand même pas toi qui vas m'apprendre la musique ! Du balai !

— Je vous en prie, une fois ! Une seule fois ! S'il vous plaît ! supplia le coucou en inclinant la tête à maintes et maintes reprises.

— Bon, ça sera la dernière. »

Gôshu mit son archet en place.

« Cou... » fit le coucou dans un souffle avant d'ajouter : « S'il vous plaît, le plus longtemps possible », et de s'incliner à nouveau.

« J'en ai plus qu'assez de toi ! »

Gôshu, un sourire amer aux lèvres, recommença à jouer. Le coucou, appliqué, pencha à nouveau son corps en avant et chanta avec flamme :

« Coucou ! coucou ! coucou... »

Gôshu, au début, s'était senti agacé, mais plus il frottait son archet sur les cordes, et plus il avait l'impression que l'oiseau interprétait la gamme avec la plus grande justesse. Plus il jouait, et plus il sentait que c'était l'oiseau le plus doué.

« Eh ! je vais finir par me transformer en oiseau avec toutes ces bêtises ! »

Et il s'arrêta sur-le-champ.

Le coucou vacilla, comme s'il avait été frappé à la tête, et coucoula encore quelques instants avant de s'interrompre.

« Coucou ! coucou ! cou ! cou ! c... »

Il lui jeta un regard chargé de rancune.

« Pourquoi vous être arrêté ? Même le plus poltron de tous les coucous chante jusqu'à avoir la gorge en sang !

— Quel petit arrogant ! Tu comptes me faire tourner en bourrique encore longtemps ? Va-t'en ! Regarde ! Voilà l'aube », dit Gôshu en pointant la fenêtre du doigt.

À l'est, le ciel avait pris une vague teinte argentée, et des nuages noirs couraient en direction du nord.

« Jouez donc jusqu'à ce que le soleil pointe le bout de son nez. Je

vous en prie. Encore une fois. Il n’y en a plus pour très longtemps, fit le coucou en inclinant la tête de nouveau.

— Tais-toi ! Petit insolent ! Stupide piaf ! Du balai ! Ou je vais te faire cuire à l’étouffée et te manger au petit déjeuner ! »

Gôshu tapa du pied.

Le coucou, comme surpris, s’envola à la hâte vers la fenêtre. Sa tête se cogna violemment contre la vitre et il s’effondra sur le sol.

« Pauvre imbécile ! Il faut vraiment être idiot pour ne pas la voir ! »

Gôshu se leva à toute vitesse et chercha à ouvrir la fenêtre, qui n’était pas une de celles qui glissaient si facilement. Alors qu’il malmenait le châssis, le coucou buta à nouveau contre la vitre avant de tomber par terre. Du sang perlait à la naissance de son bec.

« Un peu de patience, je vais t’ouvrir ! »

Quand Gôshu parvint enfin à entrebâiller la fenêtre de quelques centimètres, le coucou se redressa. L’air déterminé à réussir, il fixa le ciel de l’est par-delà la fenêtre, puis il rassembla toutes ses forces, prêt à s’envoler dans le vent. Bien sûr, cette fois encore, tout comme lors de ses précédentes tentatives, il percuta la vitre et s’écroula sur le plancher, demeurant sans bouger quelques instants. Gôshu tendit la main, pensant le ramasser pour le faire s’envoler par la porte, quand tout à coup le coucou ouvrit les yeux et s’écarta d’un bond. Il avait l’air de vouloir se jeter à nouveau contre la vitre. Sans plus réfléchir, Gôshu, leva la jambe et donna un coup de pied dans la fenêtre. Deux ou trois carreaux se brisèrent à grand fracas, et la fenêtre et son châssis basculèrent à l’extérieur. Le coucou s’enfuit comme une flèche par le trou béant. Il vola droit devant lui, loin, le plus loin possible, jusqu’à disparaître totalement de la vue. Gôshu, bouche bée, regarda un petit moment dehors, puis se laissa glisser sur le sol, roula dans un coin de la pièce et s’endormit.



Le soir suivant également, Gôshu joua du violoncelle jusqu'au milieu de la nuit et, épuisé, il but un verre d'eau, quand toc toc ! quelqu'un frappa à la porte d'entrée.

Peu importe qui vient ce soir, je vais me faire menaçant et le ficher dehors, comme pour le coucou hier, mais cette fois, dès le début ! songea Gôshu, qui se tenait prêt, son verre à la main ; la porte s'entrebâilla et un jeune tanuki entra dans la pièce. Gôshu ouvrit la porte un peu plus grand et frappa le sol du pied.

« Dis donc ! Tu sais ce que c'est, la soupe au tanuki ? » tonna-t-il.

Alors, le petit tanuki, l'air quelque peu distrait, prit la peine de s'asseoir bien comme il fallait, puis il réfléchit quelques instants, la tête penchée, comme s'il ne savait pas de quoi il retournait.

« La soupe au tanuki ? Non, je ne connais pas », répondit-il.

En voyant sa tête, Gôshu fut tenté de s'esclaffer, mais il s'obligea à se composer un visage effrayant.

« Alors, laisse-moi t'apprendre ce que c'est. On a besoin de chou, de sel et d'un tanuki dans ton genre. Puis, on mélange et on laisse mijoter jusqu'à ce que le tout soit bien tendre et devienne un plat que, moi, je vais pouvoir dévorer », fit Gôshu.

Ce à quoi le jeune tanuki, surpris, répondit :

« Mais mon père m'a dit que Monsieur Gôshu était une très gentille personne, que je n'avais pas à avoir peur de lui et que je devais aller le voir pour m'instruire. »

Gôshu ne put se contenir plus longtemps et laissa éclater son rire.

« Et t'a-t-il dit ce que tu devais apprendre ? Je suis très occupé, vois-tu. Et je tombe de sommeil. »

Comme s'il avait tout à coup retrouvé ses forces, le jeune tanuki fit un pas en avant.

« Je joue du petit tambour. On m'a dit de venir chez vous pour apprendre à accompagner un violoncelle.

— Je ne vois aucun petit tambour.

— Tenez, regardez ! »

Le jeune tanuki sortit deux baguettes de derrière son dos.

« Et alors ? Que vas-tu faire avec ça ?

— Jouez, s'il vous plaît, *Le Joyeux Cocher*.

— *Le Joyeux Cocher ?! Du jazz ?*

— Oui, oui. Tenez, la partition ! »

Le tanuki sortit la partition de derrière son dos. Gôshu la prit et laissa échapper un rire.

« Hmm… C'est vraiment un drôle de morceau. Bien ! C'est parti. Et toi, tu vas jouer du petit tambour ? »

Gôshu, curieux de savoir comment le jeune tanuki allait s'y prendre, commença à jouer en lui jetant des regards furtifs.

Le jeune tanuki s'empara de ses baguettes et se mit à marquer la mesure, en frappant sous le chevalet du violoncelle. Cela sonnait plutôt bien et, alors qu'il jouait, Gôshu se surprit à penser que l'exercice était vraiment intéressant.

Les dernières notes s'élevèrent et le jeune tanuki pencha la tête quelques instants, absorbé dans ses pensées.

Puis, comme s'il venait enfin de trouver ce qu'il avait à dire :

« Monsieur Gôshu, quand vous jouez sur la deuxième corde, il y a toujours un peu de retard. C'est… Comment dire ?… Comme si je trébuchais. »

Gôshu comprit immédiatement sa remarque. À vrai dire, depuis la veille au soir, il avait bien l'impression que peu importait la vitesse à laquelle il faisait glisser son archet sur cette corde, il y avait toujours un petit temps de retard.

« Oui, peut-être bien. Ce violoncelle est de mauvaise qualité », répondit-il, peiné.

Le tanuki, l'air désolé, réfléchit encore quelques instants.

« Mais d'où vient le problème ? Je me le demande… Bien, pourriez-vous, s'il vous plaît, jouer encore une fois ?

— D'accord. »

Gôshu reprit. Bong ! Bong ! Comme précédemment, le jeune tanuki frappa le violoncelle de ses baguettes, penchant la tête de temps à autre, comme s'il cherchait à coller son oreille contre l'instrument. Quand vint la fin du morceau, une lumière vaporeuse illuminait tout l'est du ciel.

« Oh ! Le jour se lève. Je vous remercie. »

Le jeune tanuki s'empressa d'attacher la partition et les baguettes dans son dos, faisant claquer l'élastique qui les maintenait. Il s'inclina ensuite à deux ou trois reprises et se précipita dehors.

Gôshu resta quelques instants à rêvasser, se laissant caresser par le vent qui pénétrait par la fenêtre brisée, puis se dépêcha de rejoindre son lit et de dormir. Il devait retrouver des forces avant de partir en ville.



Le soir suivant également, Gôshu passa la nuit à jouer du violoncelle et, au point du jour, alors que, vaincu par la fatigue il s'était assoupi son instrument à la main, toc toc ! quelqu'un frappa à la porte. Le bruit était si léger qu'il aurait pu ne pas y prêter attention, mais Gôshu, désormais habitué à ces visites nocturnes, réagit immédiatement.

« Entrez ! »

Une souris des champs se glissa par la porte entrebâillée, un tout petit souriceau à sa suite, et trotta jusque devant Gôshu. Quand l'enfant, pas plus grand qu'une gomme, s'avança à son tour, Gôshu laissa échapper un petit rire. La souris des champs promena un regard curieux autour d'elle, se demandant ce qui pouvait bien être si drôle. S'approchant encore, elle déposa une châtaigne verte devant Gôshu, s'inclina avec courtoisie et dit :

« Professeur, la santé de mon enfant est si mauvaise qu'il risque de mourir, alors je suis venue vous implorer de le soigner.

— Allons bon ! Je ne suis pas médecin, voyons ! » répliqua Gôshu, un peu grincheux.

La maman souris se tut quelques instants, les yeux baissés. Puis, comme si elle avait repris courage :

« Vous mentez, professeur. Chaque jour qui passe, vous guérissez des malades, et avec un tel savoir-faire !

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Grâce à vous, professeur, la grand-maman du lapin a été guérie, le papa du tanuki également, et même ce hibou si méchant... Alors, si vous refusez seulement d'aider mon enfant, j'éprouverai vraiment un grand chagrin...

— Holà, holà ! Il y a erreur sur la personne. Je n'ai jamais, au grand jamais, guéri de hibou. J'ai bien eu la visite d'un jeune tanuki hier soir, venu ici pour faire partie d'un *jazz-band*, mais... »

Gôshu, stupéfait, contempla de toute sa hauteur le bébé souris et il se mit à rire. La maman souris éclata en sanglots.

« Ah ! Si cet enfant était destiné à être malade, j'aurais préféré qu'il le soit plus tôt ! “Bong ! Bong !” Les sons grondaient jusqu'à il y a peu, et à l'instant même où il se sent mal, votre musique s'arrête. Et j'ai beau vous demander de recommencer, vous restez sourd à mes

prières. Mon pauvre petit !

— Qu'est-ce que ça signifie ? Je guérirais des hiboux et des lapins en jouant du violoncelle ? Comment serait-ce possible ? » s'étonna Gôshu.

La souris des champs s'essuya les yeux d'une seule main.

« Eh bien, quand nous autres tombons malades, nous venons nous réfugier sous le plancher de votre maison, et nous guérissons.

— Vraiment ?

— Oui. Le sang se met à beaucoup mieux circuler dans notre corps. C'est une sensation très agréable. Certains d'entre nous guérissent sur-le-champ, d'autres seulement une fois rentrés chez eux.

— Je vois ! Quand je fais mugir mon violoncelle, le son agit comme un massage et parvient à vous guérir, c'est ça ? Bien. C'est compris. Je vais le faire. »

Gôshu fit crisser les cordes de son violoncelle pour l'accorder et s'empara tout à coup du souriceau qu'il fit glisser dans un trou de l'instrument.

« Je viens avec lui ! s'écria la maman souris. C'est ce que l'on fait dans les hôpitaux, non ? »

Elle semblait avoir perdu la raison et se jetait contre le violoncelle.



« Tu rentres peut-être toi aussi… » réfléchit Gôshu.

Le violoncelliste voulut faire entrer la maman souris dans le trou, mais seule la moitié de sa tête passait.

« Tu es bien ici ? Quand tu es tombé, tu as bien serré les pieds comme je t'ai appris ? cria-t-elle à son enfant à l'intérieur tout en se tortillant.

— Ça va. Et je suis bien tombé, répondit le souriceau depuis le fond du violoncelle. Sa voix était aussi ténue que celle d'un moustique.

— Tout ira bien. Alors, ne pleure pas. »

Gôshu déposa la maman souris sur le sol, s'empara de son archet et entreprit de faire gronder son violoncelle dans une sorte de rhapsodie. La maman souris écoutait cet arrangement sonore, l'air inquiet, quand enfin, comme si c'en était trop pour elle :

« Ça suffit. Voudriez-vous bien le faire sortir ?

— Quoi ? Tu es sûre que c'est suffisant ? »

Gôshu pencha son instrument, plaça sa main sous le trou, et n'eut pas à attendre longtemps avant de voir le souriceau pointer le bout de son nez. Gôshu le reposa sur le sol en silence. L'enfant, les yeux clos, grelottait de tout son petit corps.

« Alors ? Ça va ? Comment te sens-tu ? »

Le souriceau ne prit pas la peine de répondre et, les yeux toujours fermés, trembla encore quelques instants avant de soudain bondir sur ses pieds et de se mettre à galoper.

« Oh ! Il va beaucoup mieux. Je vous remercie… Merci beaucoup. »

La maman souris se mit à trottiner à sa suite, avant de revenir vers Gôshu, et tout en s'inclinant poliment, le remercia une bonne dizaine de fois.

« Merci, merci… !

— Dis-moi, vous mangez du pain ? » demanda Gôshu, attendri.

La souris des champs, comme surprise, promena son regard tout autour d'elle :

« Non ! Le pain, c'est cette boule faite à partir de farine de blé, que l'on pétrit, cuit, qui gonfle et qui enfle, et qui a l'air si délicieuse ? Si c'est bien de ça dont vous parlez, je puis vous assurer que nous ne sommes jamais venus visiter les placards de votre maison, et moi qui

vous suis tellement reconnaissante, pourquoi serais-je venue vous voler ?

— Non, je ne t'accusais de rien ! Je te demandais simplement si vous en mangiez. Et c'est le cas. Attends-moi. Ce sera pour ton petit qui a mal au ventre. »

Gôshu déposa son violoncelle sur le sol, alla chercher le pain dans le placard et en plaça un morceau devant la souris des champs.

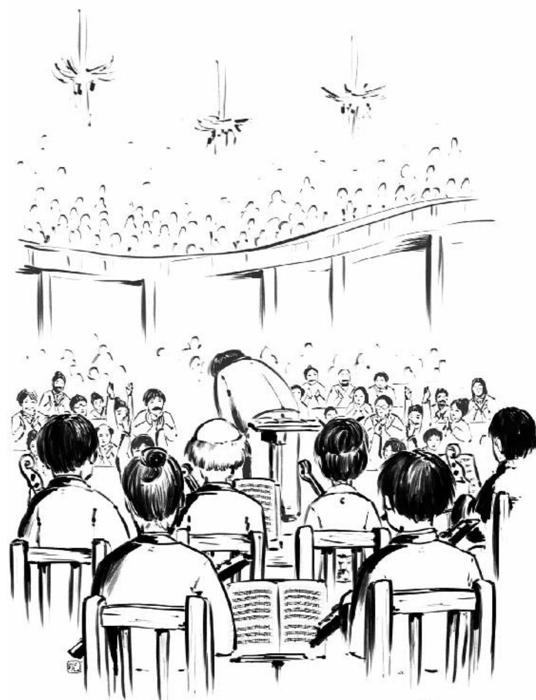
La souris, comme folle, se mit à pleurer, à rire et à le saluer, puis, le morceau de pain délicatement placé entre ses dents, elle laissa son enfant partir en premier et sortit à son tour de la maison.

« Ah ! C'est tellement fatigant de parler avec des souris… »

Gôshu se laissa tomber dans son lit et plongea aussitôt dans un profond sommeil.

Vint le soir du sixième jour. Les musiciens de l'orchestre Vénus, les joues en feu, sortirent de scène les uns à la suite des autres, leur instrument à la main, pour se diriger vers les loges situées à l'arrière de l'auditorium municipal.

Leur interprétation de la *Sixième Symphonie* avait été un grand succès. Les applaudissements crépitaient dans la salle de concert, en un grondement pareil à une tempête. Les mains dans les poches, le chef d'orchestre circulait entre les musiciens, l'air nonchalant. En réalité, il exultait de joie. Tous, cigarette à la bouche, grattaient une allumette, ou rangeaient leur instrument dans leur étui.



Les applaudissements retentissaient toujours dans la salle. Le bruit allait crescendo et paraissait presque effrayant, comme s'il était devenu hors de contrôle. Le maître de cérémonie, un large ruban blanc épinglé sur la poitrine, fit son apparition.

« Ils veulent un rappel ! Pourriez-vous leur jouer encore un morceau, même court ? »

Le chef d'orchestre prit tout à coup une mine sévère :

« Vous n'y pensez pas ! Rien ne pourra jamais égaler une telle performance !

— Eh bien, monsieur, pourquoi n'iriez-vous pas les saluer ?

— Non. Hé ! Gôshu ! Va leur jouer un petit quelque chose.

— Moi ? demanda Gôshu, frappé de stupeur.

— Oui, oui ! Toi ! fit le premier violon en relevant tout à coup la tête.

— Allez ! Va donc ! » insista le chef d'orchestre.

On lui mit de force son violoncelle entre les mains, on alla ouvrir la porte et on le poussa dans le dos. Et voilà que Gôshu, embarrassé, se retrouvait sur scène accompagné de son violoncelle percé de trous ; les spectateurs applaudirent plus fort, comme pour se moquer de lui. Quelques exclamations fusèrent.

« Jusqu'à quel point peut-on railler quelqu'un ? Bien, montrons-leur. Je vais leur interpréter *La Chasse au tigre en Inde*. »

Gôshu, à présent maître de lui, s'avança au centre de la scène.



Et, comme lorsque le chat était venu lui rendre visite, il interpréta *La Chasse au tigre* avec toute la frénésie d'un éléphant fou de rage. Le silence régnait parmi la foule, qui lui prêtait toute son attention. Gôshu faisait gronder son instrument. Il dépassa le passage où le chat avait craché des étincelles de douleur. Puis celui où le matou s'était jeté contre la porte à maintes reprises.

Son interprétation terminée, Gôshu s'enfuit rapidement en direction des loges, son violoncelle serré entre les bras, sans accorder un regard aux spectateurs, un peu comme le chat l'avait fait ce soir-là. En coulisse, le chef d'orchestre et tous ses camarades étaient assis en silence, le regard fixe, prostrés comme on peut l'être après un incendie. *Advienne que pourra*, songea Gôshu, qui se faufila rapidement entre eux, avant de se laisser tomber dans le canapé à l'autre bout de la pièce et de croiser les jambes.

Tous les regards convergèrent en même temps vers lui et les musiciens l'observèrent avec le plus grand sérieux. Ils n'avaient pas la moindre envie de rire.

Quelle étrange soirée, pensa Gôshu.

Le chef d'orchestre bondit sur ses pieds et déclara :

« C'était une belle performance, Gôshu. Tout le monde ici t'a écouté avec la plus grande attention, malgré le morceau que tu as choisi. Tant de progrès, en si peu de temps… Il y a 10 jours à peine, tu n'étais encore qu'un poupon et te voilà devenu un véritable soldat ! Il t'a suffi de vouloir pour pouvoir. »

Les musiciens se levèrent à leur tour :

« C'était très bien, lui dirent-ils.

— C'est sa santé de fer qui lui a permis d'accomplir un tel exploit. N'importe qui d'autre en serait mort ! » fit le chef d'orchestre qui s'était éloigné.

La nuit était bien avancée quand Gôshu rentra chez lui.

Il but un verre d'eau à grandes lampées. Puis il ouvrit la fenêtre et, tout en regardant le ciel au loin, là où il pensait que le coucou s'était envolé :

« Ah ! Coucou… Je suis désolé pour l'autre soir. Je n'étais pas vraiment fâché contre toi », confessa-t-il.



Le livre n'est pas terminé !



Du papier à l’écran par Stéphanie Chaptal
Entretien avec Edgar Moreau

Du papier à l’écran

par Stéphanie Chaptal

La nouvelle que vous venez de lire fait partie des œuvres les plus connues de Kenji Miyazawa. Elle a pourtant été publiée en 1934, après la mort du poète, comme la grande majorité de ses textes. Partageant sa renommée avec *Train de nuit dans la Voie lactée*, y compris en Europe, elle a été traduite en anglais, en italien et en français. C’est aussi l’une des nouvelles de Kenji Miyazawa les plus souvent adaptées au cinéma sous forme de films d’animation (en 1949, puis en 1953 avec des marionnettes et également en 1963). La dernière version en date – et la plus connue – est celle réalisée par Isao Takahata en 1981 pour le studio Oh! Production, sortie en salle en 1982. Ce film, plutôt court par rapport aux autres longs métrages d’Isao Takahata, contient tous les germes de ses œuvres futures. Résolument optimiste, *Gôshu le violoncelliste* est à la fois un récit d’initiation et une invitation au voyage musical. Le réalisateur dit avoir choisi spécifiquement cette nouvelle de Kenji Miyazawa, car il désirait « depuis longtemps faire un film d’animation issu d’un livre nippon. Mais cela me paraissait difficile, car le Japon ne fait pas rêver les Japonais, qui aiment les pays étrangers, surtout l’Europe. [Kenji Miyazawa] a imaginé un univers s’appelant Ihatovo, qui est pour moi un avatar théâtralisé du Japon[2]. »

D’une éducation musicale à une fable initiatique

Même si Isao Takahata a choisi dans ce film de suivre fidèlement l’histoire de la nouvelle, il la réécrit néanmoins. Principalement parce que ce film doit servir de vitrine au studio Oh! Production, jusqu’ici spécialisé dans la réalisation pour le compte d’autrui. Produit sur le temps libre des différents participants au tournage, ce qui devait être à l’origine un court métrage de 30 minutes finira au bout de 6 ans par devenir un film dépassant de peu l’heure.

Le texte de Kenji Miyazawa, certes poétique, reste très condensé. L’auteur ne décrit pas Gôshu ni la ville où l’histoire se déroule. Il ne s’étend pas trop ni sur les dialogues avec les animaux ni sur les interactions entre Gôshu et les autres musiciens. Il décrit tout au plus

un cycle d'observation des visiteurs nocturnes du jeune violoncelliste et de ses réactions à ce qu'ils lui demandent – ce qui le fait avancer dans son art. Et ses seules descriptions sont de l'ordre de la métaphore, comme lorsqu'il compare le violoncelle à une charge volumineuse et noire pesant sur Gôshu.

Isao Takahata choisit de faire de *Gôshu le violoncelliste* une fable initiatique, allant bien au-delà de la simple compréhension de la musique nécessaire à tout bon interprète. Ainsi, le musicien, dont on sait juste dans la nouvelle qu'il est le préposé au violoncelle dans le cinéma de la ville, va être davantage étoffé dans le film : il deviendra un jeune homme tout juste sorti de l'enfance. Tout au long du film, il va progresser non seulement dans son art, mais également dans sa façon d'être vis-à-vis de la société. En étant plus sûr de lui, il est capable de s'affirmer aussi bien sur scène derrière son instrument que dans la vie courante avec ses collègues. Il est en outre plus attentif aux besoins des autres, afin de jouer à l'unisson sa partition et de vivre en harmonie à la fois au sein de la société humaine et de la nature, comme le dépeignent les derniers tableaux. Pour cela, Isao Takahata va suivre à la lettre l'histoire de Kenji Miyazawa. Après une répétition catastrophique où le chef d'orchestre souligne ses défauts d'interprétation et l'incite à progresser vite avant le grand concert annuel, Gôshu, meurtri, rentre chez lui répéter. Quatre nuits de suite, son train-train habituel sera perturbé par des animaux polis, respectueux, mais insistants et peu avares de critiques. Chacun va lui demander de jouer pour lui : une berceuse pour le chat, une gamme pour l'oiseau, un accompagnement musical pour le tanuki et enfin un morceau pour la souris afin de soigner son enfant. Chaque animal va mettre les mots sur une difficulté que rencontre Gôshu dans son exécution. Si les deux premiers se feront mal recevoir et provoqueront à leurs dépens la colère du jeune homme, les deux suivants seront nettement mieux accueillis. Après une prestation triomphale au concert, Gôshu sera finalement intégré au reste de l'orchestre et – dans le générique – avec les animaux qui l'ont aidé.

Une dualité permanente

Isao Takahata apporte sa patte à l'œuvre de Kenji Miyazawa en jouant sur les parallèles. Dès le début, l'orage qui s'abat sur la campagne pendant la répétition tonne en cadence avec la *Symphonie pastorale* de Beethoven qu'interprète l'orchestre au début du film. Les musiciens semblent jouer dans la nature et commander aux nuages et aux éclairs. Plus tard, la poursuite entre le chat et la souris à l'écran est rejouée dans le cinéma, provoquant la panique des spectateurs, tout en suivant le rythme de la musique interprétée par l'orchestre

accompagnant ce dessin animé muet. Le style même de *Gôshu le violoncelliste* renforce cette dualité. Ainsi, deux genres picturaux différents sont en permanence présents : le dessin des personnages est précis et détaillé, avec un soin particulier accordé à la synchronisation entre les gestes et la musique. Les décors sont, eux, des aquarelles peintes en laissant chaque couleur sécher avant d'en apposer une autre, afin d'obtenir plus de profondeur. Ce décalage permet au spectateur de se consacrer à l'action, lui donnant une impression de rêve éveillé en contemplant les paysages, notamment les plans de la campagne japonaise sous la lune. Les scènes post-générique gagnent en ambiguïté : est-ce la réalité ou un rêve après le succès du concert ? Ces choix expliquent aussi que ce dessin animé, tout comme la nouvelle, ait une narration atemporelle. Bien que sa production ait débuté en 1975, il ne semble pas si vieilli que ça. Excepté peut-être dans le style même utilisé par les dessinateurs qui ne ressemble plus à celui des animateurs modernes.

Les thèmes abordés par *Gôshu le violoncelliste*, tels que la dichotomie entre la vie à la campagne et à la ville, la nécessité d'arriver à s'affirmer et à s'exprimer en tant qu'individu tout en respectant certaines règles pour parvenir à s'intégrer dans la société, l'impératif de travailler sans relâche et de défricher de nouvelles voies pour trouver sa voix… Tout cela est un condensé des thèmes chers à Kenji Miyazawa comme à Isao Takahata. Tous deux ont une bonne connaissance de la vie à la campagne et parlent avec nostalgie dans leur œuvre respective, du retour à la vie pastorale et de l'harmonie nécessaire à trouver entre le travail de l'humain et la nature. Et les deux ont une fibre sociale importante : le premier fondant une association pour aider les fermiers d'Iwate, sa région natale, et le second ayant été président du syndicat dans la première société où il travaillait, Tôei Animation. Plus tard, le studio Ghibli qu'Isao Takahata cofondera sera l'un des plus progressistes socialement : par exemple, avec l'ouverture d'une crèche dans les locaux pour les enfants des salariés.

Discrètement sorti en France en 2001, le film d'Isao Takahata mérite d'être redécouvert par les 7 à 77 ans. Le réalisateur a su faire un film permettant au jeune public de découvrir la musique classique tout en restant fidèle au texte d'origine. À tel point que *Gôshu le violoncelliste* est toujours régulièrement diffusé dans les écoles de musique du Japon et d'ailleurs. Les plus jeunes seront séduits par les animaux entourant Gôshu, tandis que les adultes seront plus sensibles à son évolution. Bien qu'indépendants, il est très appréciable de lire la nouvelle et voir le film en parallèle. Les passages avec le chat et avec le coucou prendront une tout autre saveur en les revoyant ou les relisant. Aux ellipses et aux non-dits de l'une, laissés à l'imagination

du lecteur, répondent les paysages poétiques de l'autre et les moments cartoonesques avec certains des animaux. Le tout enrobé de musique classique, qui sonorise ainsi l'univers de la nouvelle.

Le film en bref

Titre original : *Serohiki no Gôshu*

(セロ弾きのゴーシュ)

Sortie au Japon : 23 janvier 1982

Sortie en France : 5 décembre 2001 pour la sortie en salle par Les Films du paradoxe. Une autre version était disponible en VHS et DVD depuis l'automne 2001 par LCJ.

Durée : 63 min

Studio de production : Oh! Production

Réalisateur : Isao Takahata

Scénaristes : Isao Takahata, d'après *Gôshu le violoncelliste* de Kenji Miyazawa, nouvelle parue au Japon en 1934 et traduite pour la première fois en français en 1989.

Directeur artistique : Takamura Mukuo

Directeur de l'animation : Shunji Saida

Musique : Michio Mamiya (*La Chasse au tigre en Inde*, *Le Joyeux Cocher*), Ludwig Van Beethoven (*Symphonie nº 6* dite *Pastorale*), Kenji Miyazawa (*Mélodie de la Voie lactée*, le générique du début du film)

Producteur exécutif : Kôichi Murata

Disponible en France en DVD chez Les Films du paradoxe et chez LCJ.

2 Source : entretien réalisé dans le cadre du Festival du court métrage de Clermont-Ferrand.

Entretien

avec Edgar Moreau

Né le 3 avril 1994, Edgar Moreau remporte le Prix du jeune soliste au Concours Rostropovitch à l'âge de 15 ans. Depuis, il a été récompensé deux fois aux Victoires de la musique classique, en tant que « révélation soliste instrumental de l'année » (2013) et « soliste instrumental de l'année » (2015). Le 27 novembre 2015, il fait partie des quelques musiciens choisis pour rendre hommage aux victimes des attentats du 13 novembre.

Comment avez-vous découvert l'histoire de *Gôshu* ? Quelles ont été vos premières impressions dessus ? Est-ce que le quotidien du musicien et la pratique de son instrument vous semblent réalistes ?

Edgar Moreau : J'étais un tout jeune violoncelliste lorsque *Gôshu* est sorti au cinéma. C'est ma grand-mère qui m'a proposé de le voir, et je me souviens avoir été très heureux de regarder un dessin animé qui mettait en scène un violoncelliste. J'ai découvert le texte récemment et cela m'a fait grand plaisir de m'y replonger. L'histoire est très belle et promeut des valeurs importantes. Pour ce qui est du réalisme, seul le rapport avec le chef d'orchestre me semble différent de ce que je connais : en général, il ne s'adresse jamais à un musicien en particulier. Quant au reste, l'image du violoncelliste complexé qui doit répéter tard la nuit et qui se veut presque artisan de l'instrument me semble très réaliste. Beaucoup de jeunes violoncellistes peuvent se reconnaître en cela. Il n'y a pas de secret : lorsqu'on a des lacunes et qu'on le sait, on travaille d'arrache-pied pour les corriger.

Dans votre apprentissage du violoncelle, quelles ont été les plus grandes difficultés que vous avez rencontrées ? Comment les avez-vous surmontées ?

E. M. : J'ai la chance d'avoir eu un parcours bien différent de celui de Gôshu. On m'a encouragé très tôt, je n'avais que des bons rapports avec mes enseignants. Malgré cela, l'apprentissage de la musique n'est jamais un long fleuve tranquille. L'échec peut toujours arriver. Même

en ayant eu beaucoup de chance et de succès, j'ai moi-même connu des déconvenues. Lorsqu'on est face à une difficulté, comme Gôshu, un sentiment de révolte peut émerger. C'est à mon avis dans ces périodes difficiles que l'on peut réellement estimer la ferveur d'un musicien. Gôshu veut changer ; il redouble d'efforts. C'est le signe qu'il est véritablement passionné.

Au cours du récit, Gôshu ne s'améliore pas uniquement d'un point de vue technique, mais aussi dans l'émotion qu'il arrive à transmettre en jouant. Pour vous, les deux apprentissages ont-ils été simultanés ? Peut-on seulement apprendre à faire ressentir quelque chose ou s'agit-il, selon vous, d'une sensibilité innée ?

E. M. : Nous avons tous une sensibilité qui nous est propre. Certaines personnes ne savent pas la transmettre : c'est vrai de la musique, comme de la vie. Notre personnalité est nourrie par les rencontres : c'est d'ailleurs tout l'objet du conte. Au fur et à mesure de celles-ci, la musicalité, elle aussi, peut changer. C'est quelque chose que j'ai vécu. Et c'est le seul moyen de faire évoluer cette sensibilité musicale : impossible de la travailler. On ne peut que parfaire notre technique, qui sert ensuite de vecteur aux émotions. Ce sont la vie et les rencontres – avec des musiciens comme des non-musiciens – qui forgent notre discours musical, comme l'apprend Gôshu.

Gôshu semble avant tout faire de la musique pour lui, avant de comprendre qu'il peut jouer pour et avec les autres. En tant que soliste, est-ce un arbitrage auquel vous êtes souvent confronté ?

E. M. : Enfant, la pratique de l'instrument se fait seul : dans les premières années d'apprentissage, le musicien n'est jamais dans le partage. Ce n'est qu'après que l'on s'ouvre aux autres : c'est le propos de *Gôshu*. Quant à la vie de soliste, elle est souvent victime d'une préconception erronée : dans quatre-vingt-quinze pour cent des cas, le soliste ne joue pas seul, mais avec cinquante à cent musiciens, ainsi qu'avec le chef d'orchestre ! Cette altérité est omniprésente dans la musique. On joue avec les autres et pour les autres. Être interprète, c'est faire le lien entre la partition et le public. La musique nous apprend toujours l'humilité : malgré mon titre de soliste, je me suis rapidement rendu compte que je n'étais jamais seul. Entre le compositeur, les musiciens, la salle, l'audience… La musique n'est qu'échange.

La dernière leçon de Gôshu est qu'il peut soigner les autres

grâce à son violoncelle. Est-ce une conviction que vous partagez avec Kenji Miyazawa, que la musique a cette propriété unique et incomparable de réparer, d’apaiser les cœurs ? Pensez-vous que le violoncelle soit un vecteur particulier d’émotion ?

E. M. : Une fois, une spectatrice est venue me voir après un concert et m’a dit quelque chose qui m’a profondément bouleversé : « Je voulais vous remercier de m’avoir redonné goût à la vie. » Je ne connaissais pas son histoire, mais ça me paraissait fou. Cette femme et d’autres personnes à travers le monde l’attestent pourtant : la musique permet de se sortir de situations complexes, difficiles, en parlant directement à l’humain. J’ai pris conscience de ce pouvoir incroyable. Le violoncelle en est le parfait représentant : c’est l’instrument le plus proche de la voix, à la fois dans les graves et les aigus. Sa forme est sensuelle, douce : on l’étreint, on la caresse. C’est un instrument qui ne laisse pas indifférent par son rapport intime à l’humain. C’était donc une merveilleuse idée de faire de Gôshu un violoncelliste.

Quel conseil final aimeriez-vous donner à Gôshu pour l’aider à progresser ?

E. M. : J’aimerais lui dire d’avoir confiance en lui. Après tout, la musique ne doit jamais être une source de souffrance. Et pour gagner cette assurance, la pratique d’un instrument me semble tout indiquée. La musique est un langage véritablement universel : maîtriser cette langue nous permet aussi de développer notre expression dans d’autres domaines. Et s’adresser à tous, comme le font les musiciens, demande de l’assurance. Tout en gardant une grande humilité par rapport aux œuvres que l’on joue et aux compositeurs, il nous faut avoir confiance en nous lorsque nous interprétons un titre. C’est notre devoir : nous devons interpeller les gens, créer un discours musical qui saura convaincre le public. Ce faisant, nous avons aussi de l’aplomb dans notre quotidien. En devenant meilleur musicien, Gôshu deviendra sûrement un tout autre homme.

– Propos recueillis le 25 avril 2019

Cet ouvrage est paru au Japon sous le titre original de *Serohiki no Gôshu* en avril 1934.
La présente édition est une publication Romans Ynnis, un label d'Ynnis Éditions.
© Ynnis Éditions, 2019 – pour la présente édition.

c/o Ynnis Éditions
38 rue Notre-Dame-de-Nazareth
75003 PARIS
https://ynnis-editions.fr
Facebook : Ynnis Éditions
Twitter : @YnnisEditions

Traduit du japonais par Déborah Pierret Watanabe
Illustré par Mitsukai In'ki

Président : Cédric Littardi
Direction éditoriale : Sébastien Rost
Édition française : Philippe Vallotti
Correction : Sarah Touzeau
Couverture : Sébastien Rost

ISBN : 978-2-37697-114-6